

2001

# Esquisse d'un nouveau revolté social: Le cas de Dadou dans l'Anté-peuple de Sony Labou Tansi

Kasongo Mulenda Kapanga  
*University of Richmond*, [kkapanga@richmond.edu](mailto:kkapanga@richmond.edu)

Follow this and additional works at: <http://scholarship.richmond.edu/mlc-faculty-publications>

 Part of the [African Languages and Societies Commons](#), and the [French and Francophone Literature Commons](#)

## Recommended Citation

Kapanga, Kasongo Mulenda. "Esquisse d'un nouveau revolté social: le cas de Dadou dans *L'Anté-peuple* de Sony Labou Tansi." In *Atlantic Cross-Currents: Transatlantiques*, edited by Susan Z. Andrade, Eileen Julien, Micheline Rice-Maximin, and Aliko Songolo, 183-93. Vol. 9. Annual Selected Papers of the African Literature Association. Trenton: Africa World Press, 2001.

This Conference Proceeding is brought to you for free and open access by the Languages, Literatures, and Cultures at UR Scholarship Repository. It has been accepted for inclusion in Languages, Literatures, and Cultures Faculty Publications by an authorized administrator of UR Scholarship Repository. For more information, please contact [scholarshiprepository@richmond.edu](mailto:scholarshiprepository@richmond.edu).

# *Esquisse d'un* **NOUVEAU REVOLTÉ SOCIAL:**

## *Le cas de Dadou dans* **L'Anté-peuple de Sony Labou Tansi**

*par Kapanga M. Kasongo*

La révolution est souvent l'expression (ou le résultat) d'une insatisfaction profonde ressentie par certaines couches sociales dans une communauté bien déterminée. Sa gestation et sa maturation peuvent comprendre plusieurs étapes dont trois semblent, à mon avis, indispensables pour atteindre le point d'ébullition, à savoir une très forte prise de conscience de la situation d'iniquité, une série de réflexions en vue de changer l'état stagnant des choses, et enfin une action pour susciter le changement recherché. En premier lieu, l'individu se démarque par son désaccord avec la société en se retranchant volontairement à la marge d'un système absurde où sévissent des violations flagrantes des valeurs reconnues comme idéales. Ensuite survient une étape de tâtonnements accompagnés d'intenses réflexions qui aboutissent, après de longues péripéties d'épreuves, à un engagement radical en vue de renouveler la société. Quand bien même toutes ces conditions seraient remplies, l'intervention de l'être humain demeure l'autre pendant essentiel à toute mutation sociale, si minime soit-elle.

Faisant l'écho de ce qui semble être une position générale adoptée par des critiques, Louise Faber Luce donne une interprétation qui souligne la prédominance d'une apathie morbide chez Dadou, le personnage principal de *L'Anté-peuple* du romancier congolais Sony Labou Tansi, du fait que "he moves from a pathology of emptiness and indifference to one of despair" (740).<sup>1</sup>

---

1. Ngandu Nkashama souligne le fait que l'œuvre de Sony Labou Tansi, paraphrasant Maryse Condé, nage dans "un monstrueux cauchemar dont chaque élément ne renvoie qu'à lui-même," in *Littératures Africaines: de 1930 à nos jours* (Paris: ACCT), 1984), p. 449.

Cependant, une autre lecture minutieuse y décèlerait un discours qui pose plutôt la problématique de l'éclosion de cette démarche en trois étapes par l'intermédiaire d'un élément catalyseur dont l'objectif est de desserrer l'étau qui étouffe les aspirations légitimes des masses à une existence digne et acceptable. En effet, une étude minutieuse révèle que la trame du roman reflète une évolution ternaire comprenant une prise de conscience de l'injustice régnante, la recherche rationnelle d'une solution adéquate, et enfin un engagement radical pour le changement. Cet article, qui aura trois parties, parlera d'abord de Dadou comme objecteur de conscience qui s'insurge à sa manière contre la culture de compromission et d'iniquité en s'imposant une attitude peu commune sortant des sentiers battus. La deuxième partie se penchera sur l'expérience carcérale orphique de Dadou, expérience qui lui apprend non seulement à maintenir ses distances vis-à-vis de la culture aliénante aux effets tentaculaires sinistres, mais également à déployer des efforts pour la paralyser entièrement. La troisième mettra en exergue le caractère communautaire—le glas a sans doute sonné pour les messianismes politiques—de toute tentative d'amélioration de la vie sociale.

### *La Prise de conscience.*

Les débuts de la littérature négro-africaine écrite, entendue dans son acception la plus large, s'inscrivaient dans le cadre d'une prise de conscience des gens de couleur de leur situation de dominés. Révolte, démentis, condamnations, réhabilitation idéologique et raciale furent des thèmes communs et chers aux écrivains militant sous la même bannière, qu'ils soient de l'école de la Négro-Renaissance de Harlem ou les pionniers de la Négritude. Cette campagne de revendication s'est également distinguée par la glorification d'un nombre de personnages, historiques ou imaginaires, pour conjurer le spectre de ce qu'Aimé Césaire a appelé dans *Cahier "la vieille Négritude"* (89), a surgi un nouveau type de nègre, un révolté actif prêt à revendiquer à tout prix ses droits les plus élémentaires et à assumer son destin d'homme de couleur. De Toussaint L'Ouverture à Nat Turner, les chantres de cette littérature mettent sur un piédestal cet enfant terrible qui s'insurge contre d'innombrables humiliations qui marquèrent le sort de toute une race pendant cinq siècles. Mais à cause de la crainte que la révolte ne se répande plus loin, celui-ci a souvent succombé à une cruauté inhumaine déployée pour juguler son espoir d'évasion et d'émancipation. En effet, trahi par ses moyens rudimentaires et endurci par l'idée de la sévérité des représailles, il choisit pour se protéger, soit de retomber dans l'apathie à laquelle Luce fait allusion, soit de continuer à braver son oppresseur en adoptant une guerre d'usure. Selon

la spécificité de chaque cas, celle-ci peut être psychologique ou réelle. Dans *L'Anté-peuple*, rien ne laisse présager que Dadou soit en mesure de concurrencer ces illustres personnages du panthéon de la résistance noire, car son indignation contre la morale à rebours ne débouche pas sur la formulation d'une intervention explosive de révolutionnaire. Toutefois, quand on élargit le cadre des revendications à d'autres personnages tel que Yealdara, on y découvre en filigrane la postulation d'une métamorphose graduelle ancrée dans l'expérience carcérale de Dadou.

Le monde romanesque de *L'Anté-peuple* est en proie à de grands bouleversements dont une certaine dissolution de mœurs causée en partie par la tombée en désuétude du fondement culturel traditionnel. L'atmosphère de médiocrité qui empreigne Kinshasa, au Zaïre, et Brazzaville au Congo, accuse des effets d'un défaitisme morbide où, comme le suggère avec platitude le film belgo-zaïrois *La vie est belle*, le goût du lucre, la mégalomanie, la soif du pouvoir et les valeurs pécuniaires ont supplanté toute décence et tout sens d'équité.<sup>2</sup> Il s'y étale une ville de Kinshasa dont le pouls bat au rythme "du retour à l'authenticité" mobutiste alors que sur l'autre rive s'esquisse une ville de Brazzaville qui évolue à la cadence du "socialisme scientifique" incarné par Marien N'Gouabi.<sup>3</sup> Ces subterfuges et faux-fuyants idéologiques servent de couverts à la destruction et au bradage par procuration de la population dupée et aveuglée par des slogans incantatoires creux.

La description de Sony ne se complaît pas uniquement à restituer au lecteur les contrastes descriptifs habituels, séquelles d'une guerre froide transplantée entre les deux peuples riverains, mais aussi le démontre-t-il par un style original percutant qui se distingue par un dérangement syntagmatique et lexical de la langue française suggérant une atmosphère de médiocrité. Comparable au style incendiaire de Bernanos dans *Les Grands Cimetières sous la lune* (1938), le sien utilise aussi "un langage révolutionnaire, une sorte de marteau-pilon," (Daninos 49) pas seulement pour exprimer son indignation profonde de la brutalité contre le peuple

2. Contrairement à Luce, je pense que les deux villes en description ne peuvent être que Kinshasa et Brazzaville. "Traverser" le fleuve en pirogue pour aller en Angola est en pleine contradiction avec la situation géographique de la région.

3. Il s'agit vraisemblablement de l'année 1970, parce que Dadou, qui a 39 ans, est né vers 1929 (21).

devenue banale, mais également, comme dirait Eileen Julien, "How to do things with words."<sup>4</sup>

En effet, le roman se distingue par sa langue dont la prolixité et parfois la vulgarité délibérément entretenue reflètent l'image de l'état social, font de Sony Labou Tansi un des noms que l'histoire littéraire retiendra certainement comme les plus marquants de la prose romanesque de ce temps. (Vignonde 36)

Cette prose romanesque se démarque notamment par une "métaphorisation" des deux espaces urbains pour amplifier l'effet contagieux aliénant de la mocheté.

Les deux villes illustrent l'atmosphère aliénante de dissolution des règles sociales au niveau local, humain, et à celui des principes. Kinshasa et Brazzaville apparaissent comme deux sœurs siamoises dont les sorts sont si liés l'un à l'autre que le moindre remous qui effleurerait l'une se ressentirait avec une intensité redoublée dans la chair de l'autre. Le malaise rongant Kinshasa où Dadou est directeur du collège normal de jeunes filles de Lemba-Nord, n'épargne pas l'autre rive: on y retrouve la même culture aphone, indifférente, brutale, darwinienne où la force et l'astuce sont devenues *ipso facto* les moyens tacites, mais combien efficaces, d'ascension professionnelle. La situation de perversité se décrirait dans les propres termes du romancier comme "L'État Honteux," la condition honteuse: l'ensauvagement de l'humain, l'incapacité de rester vivant" (Daninos 52). En critiquant le Zaïrois ou le Congolais qui lui est proche, le narrateur n'épargne cependant pas l'homme en général dont il fait le procès parce qu'après tout, estime-t-il, "le moche, c'est celui qui démissionne de son poste d'homme," et il y a beaucoup d'individus de par le monde à qui s'appliquerait cette esquisse (Magnier 7). Pour accentuer l'étrangeté du milieu, Sony contraste l'espace urbain aliénant à l'espace rural, en l'occurrence l'agglomération des pêcheurs évoquée dans toute sa splendeur bucolique et sa simplicité charmante. Le fleuve Congo, ou Zaïre, ressort comme la mère nourricière qui arrose de sa vitalité tous les hameaux qu'il traverse en se portant d'abord comme un facteur essentiel d'unité: "ici, on l'appelait Congo, là-bas Zaïre. Mais tout cela venait de la bêtise des hommes" (*L'Anté-peuple* 127). La politique de dépècement de la région—de l'Afrique en général—en "propriétés" exclusives tant coloniales que néocoloniales est remise en question. Le fleuve est célébré comme le lien vital, la muse d'inspiration pour le romancier qui avoua lui-

4. Allusion est ici faite à l'article d'Eileen Julien intitulé "Dominance and Discourse in *La Vie et demie*: Or, How to Do Things with Words," in *Research in African Literatures* 20 (1989): 371-384.

même lors d'une interview: "Je vis au Congo, parce que le Congo qui s'étend sur toutes les berges du fleuve de *Kongo*, qui signifie fleuve de la paix, est un quartier latin" (Kadima-Nzuji 116). La paix dont le fleuve est le symbole en tant qu'aspiration ne se conçoit plus comme un privilège réservé à un seul groupe, mais plutôt comme un droit de l'humanité entière. Cet humanisme se reflète dans les mots d'une vieille femme analphabète où, le beau fleuve, majestueux, divin acquiert une double valeur, d'abord comme lien vital entre les vivants et les morts, ensuite comme le symbole du concert des nations:

Ce côté du pays aimait Dieu. Il avait donné le fleuve. Le fleuve donnait la vie. La vie donnait tout le reste. Elle faisait le pont entre aujourd'hui et les ancêtres Elle offrait la joie de tuer un poisson. Ils étaient nombreux, les pêcheurs. De toutes les parties du continent, face à l'eau, aux pierres, à la boue lourde où végétait la jacinthe. (*L'Anté-peuple* 129)

Le démenti est ainsi sans l'ombre d'un doute: le fleuve n'est pas ou ne devrait pas être un facteur de division, mais une artère qui, pour irriguer les deux villes de sa sève et leur apporter vie, santé, amour et sécurité, rassemble sous sa houlette toutes les bonnes volontés qui veulent œuvrer pour la paix.

La prise de conscience se traduit chez Dadou par le refus de participer à la culture de rançonneur qui va à l'encontre de sa "conviction," en fait, du sens logique le plus élémentaire (18). Dadou est-il un réactionnaire nostalgique incapable de s'adapter à une société changeant à un rythme vertigineux? Si l'on tient compte de toutes ses expériences malheureuses, répondre affirmativement à cette question reviendrait à présupposer une teinte de masochisme chez lui. En fait, sa volonté n'est pas restée inébranlable devant les forces allant contre son éthique. Il n'est pas demeuré insensible aux charmes de Yavelde, mais il devient l'objet de dérision parce qu'il s'abstient d'abuser de sa position professionnelle et sociale. Son refus de céder à ce qui se présente comme mu par un déterminisme incontournable l'entraîne sur la voie combien lourde des bacchanales dégradantes où il tente désespérément de noyer ses soucis. Vignonde appelle ce calvaire, non sans humour, "la déconstruction du citoyen-directeur" (36). Comparé par ce dernier à Meursault de *L'Étranger* de Camus—il ressemble également à "l'homme" d'Armah dans *The Beautiful Ones*—à cause du fait qu'il se retranche des sentiers battus pour "se garder propre," il se démarque cependant de ceux-ci par son refus de laisser son sort être dicté par l'arbitraire des événements sans y opposer la moindre résistance. Dadou y met du sien, il choisit. Lorsqu'il est acculé par Yavelde, la jeune élève qui tente de le séduire, il justifie son intransigeance en ces termes: "Des gens qui, pour paraître à la page, fuient la vertu, mais

la vertu ça existe. Elle se cache dans nos dos—elle bondit sur nous au bon moment. Les gens déçoignent souvent parce qu'ils pensaient que la bonne conduite fait vieux jeu" (18). Si une modification peut intervenir dans la pensée de Dadou, celle-ci ne peut qu'être causée par une démarche rationnelle avec l'aide salutaire de Yealdara. Dadou, l'homme fidèle à ses principes, aurait-il dans le scénario zaïrois (et pourquoi pas congolais) des compagnons de route—tout au moins des gens avec qui il partagerait certains idéaux ou réserves—animés d'une rectitude inflexible devant la politique de compromission et d'ignominie qui s'est érigée en norme en réponse, dirait Ngandu Nkashama, "à de nouvelles mythologies"? On pourrait aisément répondre oui en tournant les yeux vers l'intellectuel révolté acculé à l'exil ou à l'incarcération.

### *L'Effort de rationalisation.*

La deuxième étape est celle de l'effort de rationalisation. Dadou va en prison, accusé faussement de détournement d'une mineure. Dégoûté par cet enchaînement d'événements dont il était victime, il se résigna à son sort—ressemblant ainsi à Meursault—qu'il ne crut pas utile de réagir. A en croire le narrateur, "le temps piétinait dans sa tête. Dans son ventre. Dans sa gorge" (90). Cependant, la ténacité et la persévérance de Yealdara lui redonnèrent le courage de méditer sur sa vie antérieure et de reformuler une attitude existentielle pour redéfinir et relancer son action: "Dadou écouta le silence du temps dans sa chair . . . La colère envahit le prisonnier. Pour quelles sales raisons venons-nous au monde? . . . Il avait tant besoin d'un chemin de chair! Un chemin de sang! Qu'importe où il mènerait" (93). Le refus de céder au chantage le "culpabilise" aux yeux de tous. Lâché par plusieurs des siens, menacé de croupir dans l'oubli total au fond d'une cellule obscure par tant d'autres, il n'avait le choix qu'entre l'abandon au processus de déshumanisation à laquelle on le soumettait, au grand contentement des ses détracteurs, et la dévotion à une réflexion féconde pour réorienter sa vie, une sorte de rédemption qui donnerait un sens aux sacrifices consentis en perte d'âmes chères. La contribution du régisseur dans ce cheminement vers la rationalisation, autant que sa fuite, était essentielle. Il exhorte Dadou en ces termes:

C'est tragique, répéta le régisseur. Mais c'est bien que vous partiez. Là-bas, vous ferez, comme vous m'avez dit l'autre jour, des pieds et des mains pour respirer; reprendre vos carrés d'oxygène. Nous sommes au pays de la lutte. Il faut oser vaincre. Il faut oser marcher. Ou crever. (98)

Ces paroles, il devait les garder et essayer d'en faire une réalité libératrice.

Si la prison est une institution qui réduit les mouvements d'un individu et, selon la durée qu'elle prend, mener à un comportement perturbateur, elle engendre aussi des conditions propices à une réflexion innovatrice féconde. A cause des restrictions imposées, l'individu aura ainsi le loisir de réorienter ces capacités mentales vers un réexamen profond de sa vie. Cette réclusion offre à Dadou des moments forts de réflexions. Dans ces temps de repli sur lui-même, il apprend que nul n'est à l'abri des effets tentaculaires néfastes du système déstabilisateur qui lui a tout pris pour le réduire à un état bestial. Il se rend ainsi compte que se mettre volontairement à la marge ne soustrait pas quelqu'un de ses responsabilités sociales, car où qu'il se trouve, son sort restera lié à celui des millions de tant d'autres victimes de l'arbitraire d'un système oppressif. L'effet thérapeutique de cette épreuve carcérale renforce Dadou dans ses convictions et lui insuffle une détermination vers l'adoption d'une action énergique: "Tu es courageux, mon gosse . . . Courageux, héroïque. Cette carcasse, un autre ne l'aurait peut-être pas portée aussi loin. Un autre aurait échoué dès l'entrée. Mais toi, tu as franchi la vie et la mort. Tu es Dieu" (97). Pour tirer Dadou de sa léthargie, le récit fait intervenir un agent de changement en la personne de Yealdara.

A cause de ses scrupules et de sa nature flegmatique, Dadou est incapable de se révolter sans avoir sérieusement envisagé l'envergure des conséquences de son acte. L'intervention de Yealdara pousse le développement de contestation de Dadou à un point critique. Connaissant à fond les méandres de la culture de médiocrité qui sévit, Yealdara avec l'aide du régisseur, trace une nouvelle voie par laquelle Dadou arriverait à se dégager du borbier qui lui a arraché dans des conditions brutales à l'affection des siens. Par son plaidoyer en faveur d'une initiative énergique, Yealdara souligne l'absurdité d'une capitulation vers laquelle Dadou semble se pencher. Elle semble suggérer qu'amorcer une réponse adéquate passe avant tout par la réalisation que tout changement, si minime soit-il, devrait se concevoir dans un cadre d'engagement collectif qui s'attaque au centre névralgique de la culture de compromission. L'héroïsme privilégiant l'action individuelle n'est qu'un trompe-l'œil bon à conduire à des mirages décevants. Le roman procède à faire une démystification d'une mutation sociale comme œuvre individuelle dans une Afrique où les messianismes politiques aujourd'hui en perte de vitesse constituent des obstacles à une bonne gouvernance. Le récit va même plus loin en accordant ce rôle de catalyseur à une femme, jeune, instruite et perspicace dont il privilégie le rôle primordial.<sup>5</sup> Le moment fort de cette mutation se

5. Voir Abioseh M. Porter, "Ideology and the Image of Women: Kenyan Women in Njau and Ngugi," in *Ariel* 12 (July 1981): 61-74. C'est encore un discours

situé à la jonction de l'acte transformateur et de la conjugaison des énergies évaluées en dehors du cadre matriciel phallogocratique.

L'une des voies menant à ce croisement passe par ce que Ngandu Nkashama appelle "la conquête du pouvoir par la 'parole,' signe des métamorphoses nouvelles" (*Les Formes mythologiques* 34). Jusqu'à une époque récente, les personnages féminins dans les littératures africaines détenaient des rôles secondaires ou ceux de simples figurantes. En dépit du fait que la chute de Dadou (un homme) arrive par Yealdara (la séductrice)—du vu et du connu—, par contre la résurrection que représente paradoxalement le soulèvement des "fous" incombe à une autre femme, en soi une rénovation. Comme Arlette Chemain le remarque avec pertinence, "la féminité tout en restant inquiétante, est reconvertie en une force positive au service de la justice, devenue une alliée dans la lutte pour reconstruire un monde meilleur" (132). Ceci renforce l'idée que, aussi longtemps qu'on ne cédera pas "la parole" aux couches délaissées, celles des femmes y comprises, le progrès social de l'Afrique sera miné par de faux départs ou ce que Sony lui-même caractérise de "fausse couche" (Maximin 89). En ceci, la conception qui se dégage du roman postcolonial tel que reflété dans *L'Anté-peuple* va plus loin que celle célébrée dans la période précédente où la voix monocorde de la Négritude définissait l'idéologie maîtresse.

### *L'Engagement actif.*

La prise de conscience d'une injustice dans la communauté suivie d'une rationalisation de la réaction, constitue en elle-même un déblayage vers le déclenchement d'un engagement. Ce dernier peut prendre plusieurs formes telles que la désobéissance civile, la résistance armée ou une autre attitude adoptée pour noyauter l'autorité aliénante établie. La fuite de Dadou facilitée par Yealdara s'accompagne d'une série d'apprentissages sur terrain au moyen desquels lui ("l'ancien-homme et l'ex-dieu du stade"), l'intellectuel retranché dans sa tour d'ivoire et vraisemblablement sceptique des approches des simples gens qu'il côtoie, doit s'ouvrir à la réalité quotidienne banale où les méthodes et schèmes sophistiquées reçues se sont révélées inefficaces, tout au moins inadéquates (46). L'articulation d'un discours politique d'un pêcheur, d'une villageoise ou d'un simple individu de la cité, défie toutes ses connaissances livresques. Dadou s'émerveille non seulement de la maturité déployée par le vieux pêcheur

---

qui met en exergue la femme intelligente tout en plaçant l'accent, d'une façon contestée par beaucoup de féministes, sur les charmes féminins.

qui l'accueille, mais également de la sagesse dont il fait montre découvrant en lui un élément pacificateur:

Le vieux serra la main à tous les pêcheurs. Puis, il demanda à Dadou d'avancer. La terre était paisible, gonflée de soleil et de silence à côté du fleuve qui se battait avec ses eaux brutales. La terre écoutait. L'herbe aussi. Ça et là, rêvant comme des savants, de grosses pierres regardaient le fleuve. Elles commençaient le plateau des Cataractes. (122)

Les habitants des villages riverains surprennent également Dadou par la justesse de leur jugement. Devant eux, les autorités politiques locales font figure d'êtres puérils mus par des instincts les plus incontrôlables. Quand trahi par d'autres villageois Dadou est battu à mort, Henri, un jeune du village, vient à son secours. Invoquant la loi de l'hospitalité ancestrale, la sermonce de ce dernier semble s'adresser à cette classe politique détachée de la réalité: "Oui, qu'ils soient tous maudits. Ils ignorent les lois sacrées de l'hospitalité. S'ils l'ont fait, les fourmis boufferont leur chair un jour. Les mouches pondront dans leur bouche" (133).

Après cette épreuve où l'on le laissa à demi mort, Dadou fut récupéré par un groupe de révoltés qui, après de dures épreuves aux mains des autorités, ont juré de se défendre, non pas en se mettant en marge de la société, ni en philosophant sur le bien fondé d'opposer un refus stérile, mais en s'attaquant de plein-pied à la machine oppressive en place. Le Chef de la Résistance définit son mouvement comme suit: "Nous nous battons parce que notre place est dans la bagarre. Parce qu'ils nous ont poussés à choisir entre une mort de mouche et une mort d'homme" (183). L'inaction, le Dadou engagé (tant bien que mal) se rend compte, est une attitude défaitiste et absurde. Dadou adopte un comportement existentialiste par lequel il devrait définir sa propre vie en liant sa réflexion pour faire triompher la raison par l'acte libérateur. Bien que des doutes persistent en lui, le Dadou acculé à riposter à une culture aliénante diffère de beaucoup du Dadou croupissant dans une cellule de prison qui ne se gênait pas de dire: "Au monde, nous y venons parfois ensemble, mais chacun à son chemin. Et je crois qu'il faut se foutre des autres pour être en paix" (102). La dynamique de la révolte qui initialement n'était qu'une simple prise de conscience—objet de dérision pour le commun des mortels—atteint son paroxysme avec l'assassinat du Premier secrétaire du parti des mains de Dadou.

### *Conclusion.*

La fin du roman résume la métamorphose de Dadou comme suit: "Dadou raconta son histoire au chef, depuis ce temps où il était Dadou,

puis citoyen Dadou, puis citoyen directeur, puis prisonnier—il raconta sa venue sur cette rive des choses” (184). Ce qui a été résumé, c’est la voie progressive effectuée par le révolutionnaire possible, c’est-à-dire, d’une conversion lente et problématique—vue ici dans une évolution ternaire—allant de la prise de conscience de l’état de servage auquel le peuple a été soumis, au rôle d’un engagement plus actif et dynamique. Aussi longtemps que les masses seront laissées à la marge du champ d’action politique ou sociale, semble-t-on percevoir dans cette postulation du discours postcolonial, l’Afrique (ou sa classe dirigeante) s’entêtera à cyniquement enguirlander des départs ratés.

## ŒUVRES CITÉES

- Césaire, Aimé. *Cahier d'un retour au pays natal*. Paris: Présence Africaine, 1956.
- Chemain, Arlette. “Sony Labou Tansi: affabulation, critique sociale et ressourcement.” *Notre Librairie* 92-93 (1988): 132-133.
- Daninos, Guy. “Entretien avec l’écrivain congolais Sony Labou Tansi, dramaturge, poète et romancier.” *L’Afrique Littéraire* 57 (1980): 49-53.
- Julien, Eileen. “Dominance and Discourse in *La Vie et demie*: Or, How to Do Things with Words.” *Research in African Literatures* 20 (Fall 1989): 371-384.
- Kadima-Nzaji, Mukala. “L’Écrivain africain et l’institution littéraire: Entretien avec l’écrivain congolais Sony Labou Tansi.” *Études Littéraires* 24 (Automne 1991): 115-118.
- Kristeva, Julia. *Pouvoirs de l’horreur*. Paris: Seuil, 1980.
- Luce, Louise Fiber. “Passages: The Women of Sony Labou Tansi.” *The French Review* 64 (April 1991): 739-746.
- Magnier, Bernard. “Je ne suis pas à développer mais à prendre ou à laisser.” *Notre Librairie* 79 (1985): 5-7.
- Maximin, Daniel. “Tchicaya/Sony: Le dialogue interrompu.” *Notre Librairie* 92-93 (1988): 88-91.
- Ngandu Nkashama, Pius. “Les formes mythologiques dans le roman africain.” *L’Afrique Littéraire* 83-84 (1988): 34-43.
- \_\_\_\_\_. *Littératures Africaines: de 1930 à nos jours*. Paris: ACCT, 1984.

Ngangura Mweze et Lamy, Bernard, dir. *La Vie est belle*. Avec Papa Wemba et Kabasele Yampanya. 1987.

Porter, Abioseh M. "Ideology and the Image of Women: Kenyan Women in Njau and Ngugi." *Ariel* 12 (July 1981): 61-74.

Sony Labou Tansi. *L'Anté-peuple*. Paris: Seuil, 1983.

Vignonde, Jean-Norbert. "L'Anté-peuple de Sony Labou Tansi." *Notre Librairie* 79 (1988): 35-36.